

LES ENQUÊTES DE *Bruce Palmer*



L'AFFAIRE DE LA CHAPELLE

CAMILLE LESUR

Prix du Roman
Adaptable

Prix des
ÉTOILES
— Librinova —

Camille Lesur

Les Enquêtes de Bruce Palmer : l'affaire de la chapelle

© Camille Lesur, 2026

ISBN numérique : 979-10-405-9795-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1

Gigi trépignait d'impatience devant la grille. Dans une minute, elle serait là. Elle lui avait tellement manqué ! Elles n'avaient jamais été séparées si longtemps, les semaines qui venaient de s'écouler avaient été un cauchemar. Heureusement, tout allait enfin rentrer dans l'ordre.

Depuis la décision de la juge, Gigi n'avait pas ménagé ses efforts. D'abord, elle avait dû convaincre la greffière de lui remettre immédiatement le papier qui ordonnait qu'on lui rende Betty.

— Il vous sera adressé par voie postale, madame Gilbert, lui avait-elle répondu sèchement.

— Et pourquoi pas par pigeon voyageur, des fois que la poste soit trop rapide ? s'était-elle agacée.

Le regard que son interlocutrice lui avait adressé par-dessus ses lunettes en demi-lune l'avait convaincue que sa stratégie n'était pas la bonne si elle voulait obtenir quelque chose de cette femme. Elle avait pris une profonde inspiration pour refouler la fumée qui s'apprêtait à sortir par tous les orifices de son visage, puis elle avait repris :

— Je vous en prie, je vous en supplie, Annie...

Gigi avait entendu la juge l'appeler par son prénom pendant l'audience.

— Maintenant que je suis autorisée à la retrouver, je ne veux plus perdre une minute loin d'elle.

La greffière avait cessé de la fusiller du regard, mais Gigi avait senti qu'il lui en faudrait davantage pour la convaincre de s'asseoir derrière son ordinateur afin de taper ce foutu jugement au lieu de rentrer directement chez elle, enfiler son chandail et s'installer devant un épisode de *Madame est servie*. Est-ce que cette série existait encore ? Elle avait chassé cette question de ses pensées, ce n'était vraiment pas le moment.

— Si vous voulez, je peux même vous aider ! Vous me dictez ce que je dois écrire, je tape sur le clavier, et hop ! tout le monde rentre chez lui dans dix minutes.

Depuis la salle d'audience, Gigi avait suivi la greffière dans un dédale de

couloirs qui les avait menées à un petit bureau sombre et encombré. *Pas étonnant qu'elle veuille quitter cet endroit au plus vite*, pensa-t-elle. Annie déboutonnait déjà la longue robe noire qui recouvrait ses vêtements ; Gigi savait qu'il ne lui restait plus que quelques secondes pour essayer de la convaincre. Elle avait scanné le bureau à la recherche d'un indice, puis elle avait reporté son attention sur la greffière. Cette dernière accrocha sa robe sur un cintre et enfilait déjà son sac à main, prête à partir. C'est alors que Gigi avait remarqué le badge fièrement épinglé sur l'anse, et qu'elle avait su comment la convaincre.

Quinze minutes plus tard, le ronronnement caractéristique de l'imprimante résonnait dans le petit bureau.

— Une minute ! l'avait retenue Annie alors que la jeune femme s'apprêtait à saisir le précieux sésame pour partir d'ici le plus vite possible. La juge doit signer votre jugement, je vais voir si elle est toujours dans son bureau.

Et pendant une minute qui fut l'une des plus longues de sa vie, Gigi avait fait les cent pas dans le couloir. Puis le couinement des semelles en caoutchouc avait annoncé le retour d'Annie, et la greffière lui avait tendu le document signé.

— Faites-en bon usage, madame Gilbert, et n'oubliez pas de tenir votre promesse, avait-elle ajouté en pinçant le papier pour obliger Gigi à la regarder dans les yeux une dernière fois.

— Comptez sur moi, Annie ! lui avait-elle lancé en disparaissant dans le couloir.

Gigi avait commandé un Uber en même temps qu'elle avait dévalé les marches du palais de justice, et sept minutes plus tard, elle s'engouffrait dans la Peugeot 3008 de Bernard⁴⁶³. Pour tromper son impatience aux feux rouges, elle avait avalé tous les bonbons laissés à la disposition des clients sous le regard désapprobateur du chauffeur.

— Vous en voulez un ? avait-elle fini par lui proposer en lui tendant un petit carré mou emballé dans un papier en plastique sur lequel était dessinée une framboise.

L'intéressé avait grogné un « Non merci », et elle l'avait fourré dans sa bouche. Framboise, c'était son parfum préféré. Arrivée à destination, elle avait remercié son chauffeur tout en extirpant la bouteille d'eau coincée dans la portière, sous le regard désespéré de Bernard⁴⁶³. En à peine dix minutes de trajet, sa cliente avait dévoré tout ce qui se trouvait dans sa voiture ; il était bon

pour faire un arrêt à l'épicerie avant de poursuivre sa soirée.

La rue était déserte et tout semblait éteint, mais il en aurait fallu davantage pour décourager Gigi : elle avait écrasé son doigt contre la sonnette jusqu'à ce que quelqu'un lui réponde. Un gros monsieur furieux était apparu quelques secondes plus tard.

— Mais enfin, qu'est-ce que c'est que ce bazar ?!

— C'est moi ! avait-elle répondu. C'est moi le bazar ! Je viens chercher Betty.

— Betty ?

Elle lui avait collé son jugement sous le nez, si bien que l'homme avait dû reculer d'un pas et chausser des lunettes aussi sales que son t-shirt pour lire ce qui y était écrit, puis il avait disparu en marmonnant. Depuis, elle attendait.

Une silhouette se dessina au loin. C'était elle ! Gigi l'aurait reconnue entre mille. Son allure, sa couleur et ses formes, Betty Boop était unique. L'homme ouvrit la grille et s'extirpa de la New Beetle de couleur rouge, les cils en plastique collés au-dessus des phares zébrant le halo formé au sol, puis tendit les clés à Gigi.

— Va falloir payer ma facture, ma petite dame. Trois mois de fourrière, ça a un coût.

Elle avait déjà sorti son chéquier, la pointe de son stylo bille posée sur le papier.

— Combien ?

— Six cents.

Elle n'hésita pas une seconde. De toute façon, il aurait pu lui demander un million d'euros qu'elle aurait rédigé son chèque avec le même détachement ; elle n'avait plus un centime sur son compte en banque. Mais ça, il ne le saurait que dans plusieurs jours. La seule chose qui comptait à présent pour elle, c'était de retrouver sa voiture et de laisser toute cette histoire derrière elle.

Alors qu'elle fendait la nuit, fenêtres ouvertes au volant de Betty Boop, Gigi se remémora les derniers mots de la juge. Bien que son cerveau soit entré en ébullition lorsqu'elle avait ordonné qu'on lui rende sa voiture, elle avait aussi entendu la suite, sans vraiment y prêter attention :

— Madame Gilbert, vous êtes condamnée à indemniser les victimes à hauteur de trois mille euros chacune, et ce avant la fin de l'été. Je veux vous revoir dans ce tribunal le premier jour du mois de septembre, et si vous n'avez pas réglé vos condamnations, j'ordonnerai la vente aux enchères de votre voiture et le prix servira à payer ces deux pauvres hommes. Me suis-je bien fait comprendre ?

Elle avait d'abord hoché la tête sans comprendre, puis, au moment de quitter la salle et alors qu'un avocat s'était déjà approché du bureau de la juge en la suppliant pour obtenir un délai supplémentaire, Gigi l'avait interrompu :

— Madame la Juge ?

Trois paires d'yeux s'étaient braquées sur Gigi. Ceux de la juge, ceux de l'avocat et ceux d'Annie.

— Oui, madame Gilbert ?

— Quand vous dites le premier jour du mois de septembre, cela signifie que je dois payer *trois mille* euros aux *deux* victimes avant la fin de l'été ?

— J'en ai bien peur, madame Gilbert.

— Mais... je n'ai pas de travail, je n'ai pas de revenus ! Je ne pourrai jamais payer aussi vite, madame la Juge !

Le visage de la juge s'était illuminé d'un drôle de sourire ; son regard était passé de Gigi à l'avocat, de l'avocat à Gigi, et c'est alors que la juge avait trouvé la solution aux deux problèmes qui se posaient actuellement à elle :

— Annie, reprenez le dossier de madame Gilbert et notez, s'il vous plait : « Madame Gilbert, je vous condamne également à une obligation de travail avec effet immédiat. Et comme maître Palmer ici présent est tellement débordé qu'il n'a plus le temps de préparer ses dossiers, et qu'il encombre donc mon tribunal avec des affaires aussi vieilles que mes chemises, je lui ordonne de vous embaucher dans son cabinet s'il veut que j'accepte de reporter son dossier ! »

Les principaux concernés avaient échangé un regard interloqué, puis la juge avait refermé le lourd classeur qui était posé devant elle et avait annoncé la fin de l'audience.

— On dirait bien que tout le monde a obtenu ce qu'il voulait aujourd'hui ! Maître Palmer, votre affaire est renvoyée à l'audience du 1^{er} septembre prochain, et je vous conseille d'être prêt à plaider cette fois. Il ne fait aucun doute que madame Gilbert vous y aidera.

Puis la juge avait disparu derrière une porte dissimulée dans les boiseries, au fond de la salle d'audience.

2

Bruce Palmer n'en croyait pas ses yeux. Elle l'avait vraiment fait. Il relut pour la troisième fois l'injonction qu'il venait de recevoir du tribunal :

« Nous, juge de proximité au tribunal de Cannes, ordonnons à maître Bruce Palmer :

– d'embaucher madame Gisèle Gilbert au sein de son cabinet, dès réception de la présente ordonnance et jusqu'au dernier jour du mois d'août ;

– de confier à madame Gisèle Gilbert toutes les tâches qu'elle sera en mesure d'accomplir permettant de rattraper le retard pris par son cabinet dans le traitement de ses dossiers ;

– de verser à madame Gisèle Gilbert un salaire correspondant à ses compétences et ses qualifications. »

Il se passa les mains sur le visage. Comme s'il n'avait pas assez de soucis à gérer, il allait devoir se coltiner cette drôle de fille. Déjà, son cerveau travaillait à trouver une solution à ce problème, car Gisèle Gilbert *était* un problème. Il abandonna l'ordonnance sur la pile de documents à traiter sur son bureau, se fraya un chemin entre les cartons posés au sol et alla allumer la machine à café. Jusqu'à l'année précédente, ce que Bruce appelait désormais la cuisine avait été la salle de réunion dans laquelle il recevait ses clients. Une grande pièce spacieuse et lumineuse, une immense table en verre et des chaises Louis XV qu'il avait fait retapisser pour leur donner un coup de jeune.

Bruce rinça une tasse sous l'eau chaude et la glissa sous le percolateur juste au moment où celui-ci se mit à trembler. Il jeta un œil autour de lui le temps que le café coule ; la table en verre était recouverte des emballages de ses plats à emporter, et il se demanda depuis combien de temps il n'avait pas pris le temps de cuisiner. La machine à café cessa enfin son bruit infernal, il saisit sa tasse et ferma la porte derrière lui. Il rangerait demain.

La sonnerie du téléphone le fit sursauter, il s'en fallut de peu pour qu'il ne renverse son café sur sa chemise. Il s'écarta de sa tasse *in extremis*, une flaque de café atterrit sur le parquet. Certes, ses chemises n'étaient plus repassées depuis

longtemps (il ne sortait plus de son cabinet que pour courir de salle d'audience en salle d'audience, pour demander le report de ses dossiers à une date ultérieure, donc ses chemises étaient toujours cachées sous sa robe d'avocat), mais il mettait un point d'honneur à ce qu'elles restent propres. À ça, il n'avait pas renoncé.

Il laissa les dernières tonalités résonner au milieu du cabinet désert, les trois téléphones se répondant les uns aux autres avec une seconde d'écart, puis le silence retomba enfin. Prendre un appel, ça non plus, il ne se souvenait plus depuis combien de temps il ne l'avait pas fait. Si c'était important, ceux qui cherchaient à le joindre finiraient bien par lui envoyer un mail, un courrier ou un huissier.

De retour à son bureau, il fut accueilli par le rayon de soleil de onze heures qui filtrait entre les deux immeubles, de l'autre côté du boulevard Carnot. Il ouvrit la fenêtre pour profiter de la chaleur du mois de juin, les bruits de la rue envahirent la pièce. Le ronflement des bus qui chargeaient et déchargeaient leurs passagers juste en bas de l'immeuble en faisant trembler les fenêtres du cabinet, le moteur des voitures, les klaxons des scooters et le brouhaha des passants. Dans quelques semaines, les effluves de crème solaire envahiraient l'atmosphère et les milliers de touristes que Cannes accueillait chaque été défileraient sur le trottoir, bouée gonflable à la main et sac de plage à l'épaule. Il referma la fenêtre et se reconcentra sur l'ordonnance de la juge qu'il venait de recevoir.

Trois jours auparavant, lorsque sa demande de renvoi avait été acceptée à la condition d'embaucher cette madame Gilbert, Bruce avait cru à une plaisanterie. Parfois, les juges aiment se payer la tête des avocats. Il avait désormais compris que la décision était sérieuse.

— Quelle vieille bique ! pesta-t-il à voix haute.

Pouvait-il faire appel ? Il jeta un regard sur les piles de dossiers qui jonchaient son bureau, se poursuivaient dans le couloir ; il visualisa les relances de factures qui s'entassaient sur ce qui avait été le bureau de sa secrétaire et n'était plus qu'un énième lieu de débarras, et il abandonna l'idée de contester officiellement la décision qu'il avait entre les mains. Trop de paperasse, il n'en avait pas le courage. La sonnerie du téléphone le surprit à nouveau. Cette fois, Bruce ne put échapper aux éclaboussures de café qui jaillirent de sa tasse pour atterrir directement sur sa chemise. *Et merde !* ragea-t-il. Il décrocha le fil du téléphone de la prise murale et les trois sonneries qui chantaient en canon cessèrent.